

Philosophie dans les arts

Publié

« La philosophie continuée par d'autres moyens », *Spirale*, 138, décembre 1994-janvier 1995. [Dossier : L'esthétique en éclats], p. 14.

La philosophie continuée par d'autres moyens

C'est en que La plupart des commentaires sur les œuvres d'art prennent appui sur des notions philosophiques afin de justifier celles-ci, de les légitimer, de les valoriser, ou tout simplement d'y trouver la démonstration privilégiée de ce que serait la manifestation du réel, le jaillissement du sens, le surgissement des valeurs. Dans ce dernier cas l'œuvre apparaît comme la métaphore concrète d'une articulation théorique. Ces commentaires ont recours à une foultitude de notions philosophiques afin de servir des fins de promotion, de justification et de glorification des œuvres. Il faut signaler un effet de réification qui fige ces notions lorsqu'elles ne servent plus à poser des questions et à ouvrir des problématiques.

Le discours sur l'art des revues et des catalogues est au plus souvent un *concept-dropping* pseudo-philosophique tout ce qu'il y a de plus hétéroclite. Les notions sont empruntées aux textes philosophiques sans considération du contexte des discussions et des problématiques dont elles sont issues. Il y a plusieurs raisons à cela, on sait qu'une pression institutionnelle s'exerce sur les artistes qui doivent articuler une réflexion « intelligente » sur leur travail. Dans la littérature sur l'art ces notions sont au plus souvent utilisées pour des effets d'autorité ou de prestige. D'où la méfiance considérable des étudiants en art de tout ce qui est "intellectuel", cette méfiance tient à cet usage désordonné des notions philosophiques en art par les critiques, commentateurs, artistes en vue. Le propos intellectuel sur l'art se présente comme un discours du maître que seul un autre maître peut reprendre, et devant lequel les étudiants ne peuvent que rester cois, ne pouvant prétendre à cette virtuosité. Les auteurs de cette littérature sur l'art vont émailler leur propos de notions empruntées à Nietzsche, Heidegger, Derrida, Greimas, Benjamin, etc., comme s'ils avaient tout lu de ces auteurs. Le « sad many » (par opposition au happy few) est découragé par avance, se disant qu'il lui faudrait tout lire.

En fait il faut bien distinguer les notions telles que nous pouvons les rencontrer dans le texte philosophique, et ces notions telles qu'elles se donnent dans de petits schémas assez simples, réducteurs et parfois caricaturaux, que j'appelle des fables philosophiques. Dans nombre de discours sur l'art, par exemple, il semble que les auteurs recopient des termes pseudo-philosophiques trouvés dans d'autres discours sur l'art, on sent la circulation de fables dérivées de la philosophie.

Il ne s'agit pas de contrôler les emprunts. Un philosophe n'a pas de droits intellectuels sur ses auteurs. Il importe cependant de formuler au plus clair ces saynètes conceptuelles qui circulent, et d'en donner le répertoire, afin de permettre de reconnaître celles-ci à l'œuvre dans les différents articles et catalogues. Comme si on posait la question : quel est la théorie de la transcendance, de la catharsis, etc., du critique-historien-journaliste d'art qui a écrit cet article? Il y a beaucoup à gagner à mieux connaître les lieux communs qui circulent afin de

pouvoir revenir aux auteurs et aux textes théoriques en travaillant à les dégager de ces schémas réducteurs.

On constate un éclectisme du propos sur l'art qui emprunte des notions à des « contextes épistémiques » différents, sans tenir compte du fait que ces notions prennent tout leur relief d'appartenir à un jeu dynamique de relations dans une problématique philosophique, et que le passage d'une problématique à une autre ne se fait pas sans précautions, que la cohabitation de notions appartenant à des problématiques différentes est parfois difficile.

Lorsqu'une notion est isolée et transportée dans un autre registre du discours (en l'occurrence le discours sur l'art), elle entraîne avec elle tout un monde notionnel, des *a priori*, des présupposés. On constate au plus souvent la non-mobilité (incapacité de se redéfinir en cours d'argumentation, perte du pouvoir de transformation du sujet, etc.) de notions philosophiques lorsqu'elles apparaissent dans un propos sur l'art — en fait on a recours à ces notions comme éléments d'autorité, moyens d'injecter des “valeurs” dans l'œuvre. C'est ainsi que le discours sur l'art apparaît au plus souvent comme volonté de traduire l'expression plastique dans une signification verbale, soi-disant plus universelle. L'artiste n'a que faire de cette traduction, n'essaie pas de convaincre ses contemporains de la valeur de l'art, ou de les convaincre de la valeur de son art en montrant comment on retrouve en celle-ci des valeurs déjà reçues comme telles dans notre société. Néanmoins il doit connaître les relais discursifs par lesquels il sera évalué; il doit connaître ces pressions institutionnelles, ne serait-ce pour les reconduire par la feinte.

Le concept-dropping a des effets négatifs, suscite en bout de ligne un anti-intellectualisme. Il est prévisible que l'inflation conceptuelle du discours sur l'art provoque également une méfiance généralisée, la haine de l'artiste chez les artistes. « Quand j'ai peint mon autoportrait, j'en ai exclu toute expression dramatique ou pseudo-philosophique [...] Tout le reste n'est que commentaire d'historiens ou comédie psychologique ... Et à tomber dans ce jeu-là on finit par sombrer dans l'hystérie du milieu de l'art contemporain. Hystérie au sens médical du terme, au sens de Charcot, avec ce qu'il faut d'excès et de convulsions. Il y aurait un livre à écrire à ce sujet. .. Voilà pourquoi je déteste les artistes. Pourquoi je n'ai aucune envie d'entrer dans le système de la démonstration théâtrale. » Vincent Corpet ¹

Nous sommes accoutumés aux réflexions philosophiques sur le monde déclenchées par le choc de l'œuvre d'art chez certains philosophes. Il y a également des discours méditatifs provenant d'artistes qui fréquentent les textes philosophiques. De ces derniers tout particulièrement on peut se demander : pourquoi écrivent-ils ? Quelle est la place de la pensée dans leur travail de création ? Leurs œuvres et leurs propos attestent du fait qu'ils font de l'art dans une relation à ce qui — dans la pensée — rend l'art possible, en admettant pourtant que l'art n'aurait pas de sens et ne saurait en produire non plus. On peut se poser la question : est-ce que l'apparition de l'art correspond à une nécessité pour la philosophie ? (comme si l'on pouvait réaliser dans la peinture un projet de « peindre le monde » issu de la philosophie). La philosophie saurait-elle (ré)inventer un désir de peindre des tableaux ? Il y a-t-il un horizon philosophique de l'art au delà duquel l'art se libère de la nécessité d'être expressif, — au delà duquel il n'est plus défini par la brièveté de la vie, par la densité de l'angoisse?

¹. Vincent Corpet, in Philippe Dagen, « L'obsession du regard », Le Monde, Dimanche 1er septembre 1991, p.10.

Les rapports de la philosophie et de l'art plastique font dériver l'un de l'autre. Le code pictural s'établit sur un fond de culture et de civilisation dont nous pouvons formuler les enjeux et les termes. La peinture se développe à l'intérieur d'un univers de signification dont le relief apparaît tiré au quatre coins par des concepts philosophiques. Quand la philosophie ne peut reposer sur l'art (parce que l'art l'a « dépassé » ou au contraire a régressé dans un état où il perd tout pouvoir d'organiser le social, il n'est plus le pouvoir de se façonner un monde), alors elle vérifie cette mort de l'art annoncée par Hegel : l'art serait mort pour les philosophes (parce qu'il aurait acquis une autonomie théorique, parce qu'il n'est plus ce par quoi passe un projet philosophique de transformation du monde, etc.) Pourtant c'est l'œuvre d'art qui incarne le paysage intellectuel dans lequel elle apparaît. Ou bien encore, la philosophie est morte pour les artistes (parce que la philosophie est devenue une discipline académique, parce que les philosophes se sont enfermés dans des institutions, parce qu'ils n'ont pas développés leurs moyens d'expression et persistent à s'exprimer par le moyen de catégories obsolètes, etc.), et ce sont les artistes qui continuent la philosophie par d'autres moyens ?